

Extraits du Journal d'Anne Frank : les relations entre les personnages (1)

Vendredi 21 août 1942

Il ne faut pas compter sur des changements dans notre vie. Je ne m'entends pas du tout avec M. Van Daan ; Par contre, il aime beaucoup Margot. Maman me traite parfois comme un bébé ; je trouve ça insupportable. Autrement, ça peut aller. Peter ne gagne pas à être connu, c'est un raseur, un paresseux étendu sur son lit toute la journée ; parfois il bricole, joue au menuisier, et retourne faire un somme. Quel imbécile !

Mercredi 2 septembre 1942

Hier, j'ai laissé tomber une assiette à soupe appartenant à Mme Van Daan ; elle était en miette. « Oh ! » s'écria-t-elle furieuse, « tu ne peux donc pas faire attention, c'est tout ce que je possède. » Ces derniers jours, M. Van Daan est aux petits soins pour moi. Si ça lui plaît... **Ce matin, Mère m'a de nouveau accablée de ses sermons ; ça m'horripile. Nos opinions sont exactement aux antipodes.** Papa est un chou, même s'il lui arrive quelquefois de se fâcher contre moi pour cinq minutes.

Dimanche 27 septembre 1942

Mère s'en prend de nouveau à moi, ça se répète ses derniers temps ; nous ne nous entendons pas très bien, c'est regrettable. Avec Margot, ça ne va pas non plus. Il n'y a jamais chez nous les éclats que nous entendons quelquefois chez nos voisins du dessus ; quand même, ce n'est pas toujours drôle pour moi, loin de là. Ces deux natures, celles de Mère et de Margot, me sont tellement étrangères, j'arrivais mieux à comprendre mes amies que ma propre mère. C'est bien dommage !

(...) Il y a de ces gens qui prennent plaisir à élever non seulement leurs propres enfants, mais aussi ceux des autres. Les Van Daan appartiennent à cette catégorie. On ne s'occupe pas de Margot, elle est la sagesse, la gentillesse et l'intelligence mêmes ! Or, il faut absolument aux grands quelqu'un de dissipé et d'insupportable et, bien entendu, je deviens le bouc émissaire. Alors ce qui ne tombe pas sur Margot retombe automatiquement sur moi. Plus d'une fois, il arrive qu'à table les paroles de blâme et les réponses insolentes fassent feu. Père et Mère me défendent chaleureusement ; sans eux je ne pourrais soutenir cette lutte, et garder quelque amour-propre. Bien que mes parents ne cessent de me reprocher mes bavardages, me recommandent de ne plus me mêler de rien et de me montrer plus modeste, j'échoue plus souvent que je ne réussis. Et si Père ne montrait pas tant de patience envers moi, il y a longtemps que j'aurais abandonné tout espoir de pouvoir contenter mes parents, dont les exigences ne sont pourtant pas tellement difficiles à satisfaire.

Samedi 3 octobre 1942

Hier, il y a eu du grabuge une fois de plus. Mère a fait une scène terrible en racontant à Papa tous mes péchés. Elle s'est mise à sangloter, moi aussi, et j'avais des maux de tête épouvantables. J'ai fini par dire à Papa que je l'aimais beaucoup plus que Mère ; il m'a répondu que ça passerait, mais il aura du mal à me faire croire ça. Il faut que je me force à rester calme avec Mère. Papa voudrait me voir prévenante lorsque Mère a mal à la tête ou ne se sent pas bien, par exemple, je devrais lui porter quelque chose sans me faire prier, mais je ne le fais jamais.

Vendredi 5 février 1943

Ne crois pas qu'il n'y ait plus de querelles parce que je ne t'en parle plus ; ça n'a pas changé. Peu après son arrivée, M. Dussel avait pris notre incompatibilité d'humeur plus ou moins au tragique, mais maintenant il a commencé à s'y faire et il a abandonné tout effort pour essayer d'arranger les choses.

Margot et Peter sont tous les deux tellement fades et ennuyeux qu'on ne les compterait pas parmi ceux qu'on appelle « jeunes ». Je tiens lieu de repoussoir, et j'entends à tout moment : « Margot et Peter ne feraient jamais ça ! » Ces deux exemples éternels ! Ils me tapent sur les nerfs.

Mercredi 5 janvier 1944

Je me suis beaucoup plainte au sujet de Mère, et encore maintenant, je fais tout ce que je peux pour être gentille avec elle. Tout à coup, je viens de découvrir ce qui lui manque. Mère nous a dit elle-même qu'elle nous considère comme ses amies plutôt que ses filles. C'est très joli, si tu veux, cependant une amie ne peut prendre la place d'une mère. J'ai besoin d'éprouver pour ma mère le respect que l'on a pour une sorte d'idéal.

Quelque chose me dit que Margot ne pense pas du tout comme moi, et qu'elle ne comprendrait jamais ce que je viens de te dire. Quant à Père, il évite toute conversation ayant un rapport avec Mère.

Selon moi, une mère doit être une femme dont la première qualité est le tact, surtout vis-à-vis d'enfants de notre âge, et qui n'agit pas comme Maman qui se moque de moi lorsqu'il m'arrive de pleurer, non pas de douleur physique, mais à cause d'autre chose.

Extraits du Journal d'Anne Frank : les relations entre les personnages (2)

Jeudi 6 janvier 1944

Mon désir de parler enfin pour de vrai à quelqu'un est devenu tellement fort que l'idée m'est venue de choisir Peter comme victime.

Plus d'une fois, je suis entrée dans sa petite chambre. Je la trouve très sympathique, surtout à la lumière de la lampe électrique. Peter, si farouche soit-il, ne mettrait jamais à la porte quelqu'un qui vient le déranger, je ne suis donc jamais restée trop longtemps, craignant qu'il ne me trouve embêtante. Je cherchais un prétexte de m'attarder chez lui, comme par hasard, pour bavarder, et hier j'ai profité d'une belle occasion. Peter s'est pris d'une véritable passion pour les mots croisés et il y passe tout son temps. Je me suis mise à l'aider et, bientôt, on se trouvait l'un en face de l'autre à sa petite table, lui sur la chaise, moi sur le divan.

C'était étrange. Je n'avais qu'à regarder ses yeux bleus-noirs et ce sourire mystérieux autour des lèvres... Cela me laissa toute rêveuse.

(...) Il ne faut surtout pas penser que je suis amoureuse de Peter, il n'en est pas question. Si les Van Daan avaient eu une fille au lieu d'un fils, j'aurais également essayé de rechercher son amitié.

Dimanche 13 février 1944

Je me suis aperçue ce matin, je serai honnête, qu'à ma grande joie Peter n'a cessé de me regarder d'une certaine façon. D'une toute autre manière que d'habitude, je ne saurais comment t'expliquer exactement.

J'ai toujours pensé que Peter était tombé amoureux de Margot, et maintenant j'ai tout à coup la sensation de m'être trompée. Je ne l'ai pas regardé de la journée, exprès ; du moins pas beaucoup, car chaque fois que j'ai vu son regard sur moi, et puis, c'est vrai, un sentiment merveilleux m'a interdit de la regarder trop souvent.

Dimanche 12 mars 1944

Margot est très gentille, et ne demande pas mieux que d'être ma confidente, mais il m'est impossible de tout lui dire. Elle est mignonne, belle et bonne, mais elle manque d'un certain détachement pour les choses profondes. Elle me prend au sérieux, beaucoup trop, et, sans doute, elle se creuse la tête à propos de sa petite sœur, m'examinant du regard à chaque chose que je dis, comme si elle pensait : « Est-ce vrai ou joue-t-elle la comédie ? »

Nous sommes tout le temps ensemble, voilà la mal, car je n'aimerai pas avoir ma confidente constamment autour de moi.

Dimanche 16 avril 1944

Hier soir, à huit heures, j'étais chez Peter, assise à côté de lui sur le divan, et bientôt il m'avait entourée de son bras. « Si tu te poussais un peu plus loin », dis-je, « je ne me cognerai pas la tête contre tes livres. » Il recula presque jusqu'au bout, et j'ai passé mon bras derrière son dos pour bien me sentir enlacée, de sorte que j'ai littéralement été ensevelie.

Ce n'était pas la première fois que nous étions assis comme ça, mais jamais aussi près l'un de l'autre. Il m'a serrée fort contre lui ; mon sein gauche touchant son cœur fit battre mon cœur à coups plus rapides. Il n'avait de cesse que ma tête ne repose contre son épaule, et qu'il puisse y appuyer la sienne. Après cinq minutes environ, je me suis redressée, mais il prit aussitôt ma tête entre ses mains et la serra contre lui. Oh ! c'était exquis, je n'ai presque pas parlé, tant mon plaisir était grand. Un peu maladroitement, il caressa ma joue et mon bras, joua avec mes cheveux, nos têtes l'une contre l'autre la plupart du temps. L'émotion qui s'est emparée de moi, je ne peux pas la décrire, Kitty. J'étais trop heureuse, et lui aussi, je crois.

Vers huit heures et demie, nous nous sommes levés ; je regardai Peter mettre ses sandales de gymnastique pour faire la ronde de la maison le plus doucement possible. Je ne sais pas encore comment c'est arrivé, mais avant de descendre, il m'embrassa tout à coup, sur la tempe gauche entre mes cheveux, un peu sur l'oreille. Je me suis sauvée comme un zèbre, sans me retourner, et je suis pleine d'espoir pour aujourd'hui.